

Carte blanche à Johanne Prigent Écrire un scénario : une histoire d'amour

Johanne Prigent

Volume 9, numéro 3, mars-mai 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Prigent, J. (1990). Carte blanche à Johanne Prigent : écrire un scénario : une histoire d'amour. *Ciné-Bulles*, 9(3), 30-32.



Jean L'Italien et Léa-Marie Cantin...



... dans *Blanche est la nuit*

Écrire un scénario : une histoire d'amour

par Johanne Prigent

Samedi 28 octobre 1989. Ouf ! J'arrive au festival de Rouyn Noranda avec, sous le bras, la copie de *Blanche est la nuit* encore mouillée, il est moins une. Au retour, je commencerai à écrire un nouveau scénario.

Première projection, angoisse. Personne n'a encore vu le film. Je pense à tous les malheurs qui peuvent survenir lors d'une première, peut-être que j'y pense trop, je ne serai pas épargnée. On doit recommencer la projection trois fois avant d'obtenir un visionnement satisfaisant. Heureusement, le public est patient. Moi, je le suis moins avec un projectionniste incompetent et dans tout cet énervement, je réussis à me fracturer un os du pied. J'ai raté une marche, comme Blanche dans le film. Bizarre, bizarre... Le soir même, en téléphonant à Yvon Rivard mon coscénariste, j'apprends qu'il s'est foulé une cheville ! Encore plus bizarre. La symbiose est trop parfaite, il serait temps de couper le cordon.

Me voilà donc immobilisée, la jambe dans le plâtre, captive. Plus d'échappatoire : mon crayon, une pile de feuilles blanches et l'outil le plus précieux, intangible, insaisissable, qui vient et va au hasard de ses caprices : l'imagination.

Il y a bien cette idée d'une histoire qui s'appellerait « **Un regard tendre** » qui me trotte dans la tête depuis des mois, mais comment la résumer en 20 pages, comment décrire des intuitions, des pistes, un sujet, sans trop entrer dans les détails parce qu'il s'agit d'un synopsis, mais plutôt faire sentir un climat, suggérer une atmosphère.

Carte blanche à Johanne Prigent

Avec **Blanche est la nuit**, l'histoire s'était imposée avant tout, puis les personnages ont pris du caractère au fil des versions. D'abord esquissés, ils se sont précisés, reflets des deux auteurs, jeux de miroirs, jeux dangereux. Pour ce scénario-ci, c'est différent, les personnages sont là, ne me quittent pas, je les connais de plus en plus. Finie la solitude, il y a toujours quelqu'un qui me parle, qui m'habite. Très rapidement, ils ont enfilé leur caractère et je vis en commune depuis un mois. Je me réveille avec eux, me couche avec eux, plus jamais seule et cela pour au moins un an et demi. Plus jamais seule ? J'ai l'intuition qu'ils vont se dérober de temps en temps, se dissimuler sous des répliques anodines, plates et que je devrai me battre avec eux pour leur faire sortir ce qu'ils ont dans le ventre et au cœur. Peut-être me répondront-ils que c'est moi qui me cache, qui ai peur et qui censure. Pour se venger, ils me laisseront en plan quelques jours avec ma peur devant la page blanche. Et je devrai permettre à l'idée de se développer, lui donner le temps, l'espace mental, ne pas court-circuiter tout de suite, me servir de la peur comme moteur pour m'entraîner plus loin, au-delà de l'anecdote et du banal, plus près de l'audace.

Heureusement qu'il y a mes amis, les muses, que je vampirise à petites doses. Mon calepin ne me quitte pas et les amis en ont marre de me voir prendre des notes à tout moment. « Qu'est-ce que j'ai dit ? » « Rien, cela m'a donné une idée. » J'espère qu'eux-mêmes ne m'imposeront pas leur censure à force de me voir leur sucer la vie.

Finies les vacances, bonjour l'insomnie, le doute, la culpabilité quand tel jour je ne réussis pas à écrire, quand je trouve tout bête à jeter au panier ou encore quand je me trouve géniale (là, c'est encore plus dangereux.)

Il y a des jours où je vendrais mon âme pour un scénario déjà écrit, mais j'aurais l'air fine après parce qu'un film tourné sans âme ne fait jamais un bon film... mais le rêve, trouver un scénariste qui pense comme toi, écrit mieux que toi et puisse traduire tes images en mots... rêve partagé par bien des cinéastes.

J'aime quand même écrire, mais quelle belle motivation ce serait d'être payée pour le faire. Savoir qu'on croit en moi, qu'on me fait confiance, savoir que je n'écris pas pour rien, qu'il y aura un film mis en chantier au bout de la ligne... alors là, il faut coiffer un autre chapeau : partir à la recherche d'un producteur, en trouver un intéressé à travailler avec moi

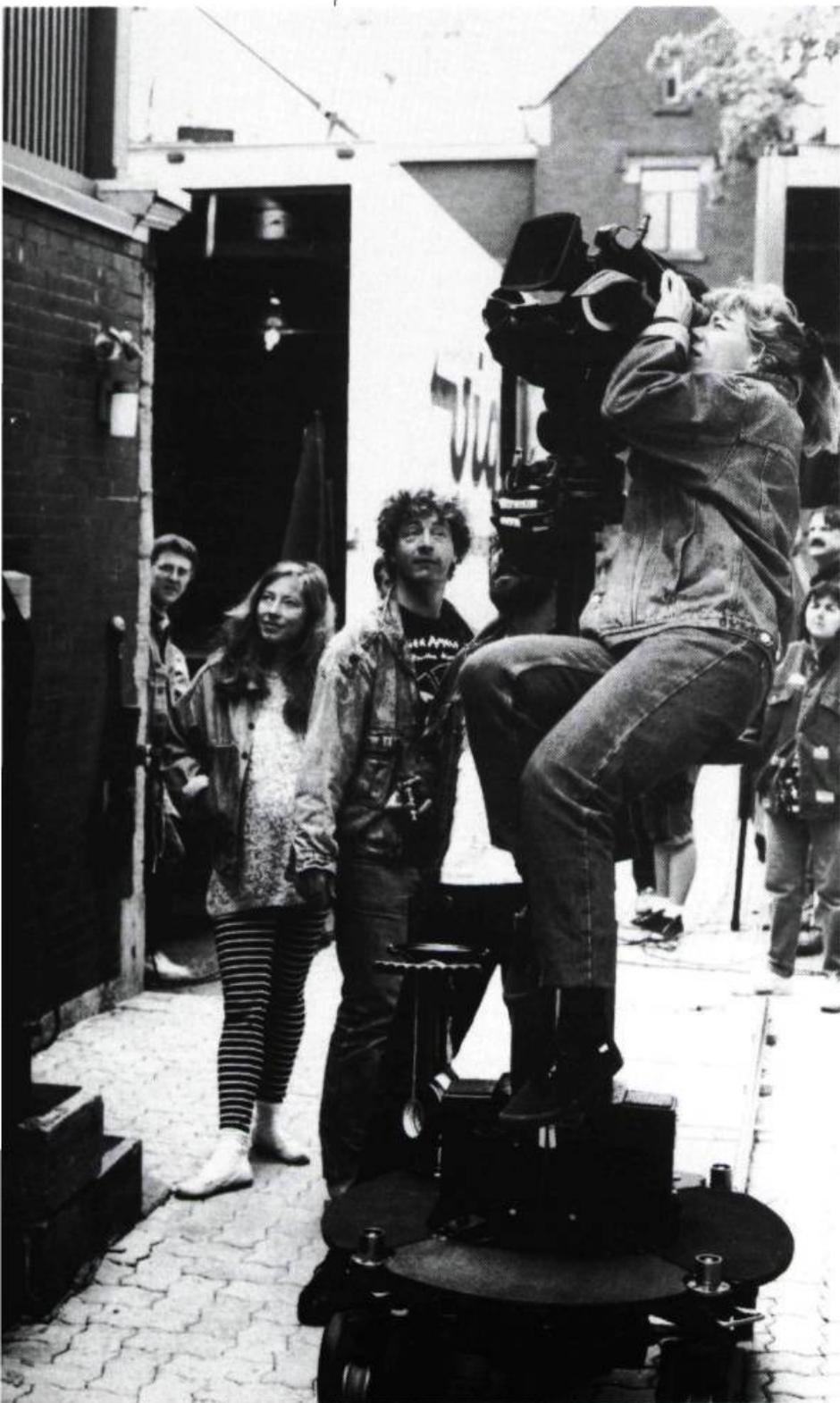
mais qui n'a pas déjà dix projets en chantier sur son bureau ou qui ne se jette pas sur mon synopsis comme sur le pain béni parce que cela ferait un merveilleux téléfilm... merci, j'ai déjà donné !

Blanche est la nuit, des souvenirs d'écriture... On est à la campagne, Yvon Rivard et moi, à cinq minutes l'un de l'autre, il fait beau, il fait chaud, on travaille sept jours par semaine, un véritable marathon : un mois et demi pour la première version. Écrire à deux, pas évident mais drôlement stimulant : quand l'un est à plat, l'autre propose une idée qui déclenche l'impulsion, quand l'un se censure, l'autre le pousse à bout, sessions de fous rires, *brainstorming*, l'un corrige, réécrit, on discute, on se sent quand même seul devant la page blanche mais avec une âme soeur pas très loin qui partage les angoisses, les doutes et la prétention d'avoir quelque chose à dire, à raconter.

Cette fois-ci, j'ai décidé d'écrire seule, du moins la première version, Yvon viendra me rejoindre pour les versions subséquentes. Il y a des jours où je m'ennuie d'un répondant qui provoque, questionne, encourage. Mais il y a des jours où je suis bien, seule avec mon crayon, mon histoire, mes personnages ; la neige tombe, les sons sont étouffés, la plume file sur le papier, les personnages parlent tout seuls, plus rien à forcer, ils ont leur mot à dire, cela s'enchaîne, coule de source et... le téléphone sonne ! Le répondeur est branché, mais j'attends un appel important : « Allo. » Bye, bye inspiration.

J'envie les écrivains qui travaillent cinq heures par jour régulièrement et peuvent vaquer à leurs occupations le reste de la journée. Moi, j'écris par tranches de deux heures, ce qui fait que je suis occupée toute la journée avec de grands espaces perdus entre les moments vraiment productifs. Les journées sont plus longues, mais au bout du compte j'ai mis la même somme de travail. Faut croire que c'est mon rythme.

Heureusement, je vis seule. Je n'embête personne à tourner en rond en croquant du céleri, à passer des heures comme presque morte, le regard fixé sur le paysage au-delà de la fenêtre à parler tout haut. Parce qu'écrire un scénario peut donner lieu à toutes sortes de scènes loufoques, il ne s'agit pas de poésie ou de prose, mais essentiellement de dialogues. Et pour qu'un jour un comédien ou une comédienne puisse bien interpréter le rôle, il faut que les mots se placent bien dans la bouche. Alors, il faut dire tout haut, jouer tous les rôles. Ces mots-là ne seront pas lus, mais



Johanne Prigent sur le tournage de *Blanche est la nuit*

parlés, murmurés, criés, pleurés. Ils prendront tout leur sens à travers la consonnance, le rythme, le débit. Écrire mais ne pas faire trop littéraire, tout le défi du scénario.

Évidemment dans la description des personnages, des lieux, des mouvements, il est possible de se payer de grandes envolées lyriques, mais je n'aime pas trop décrire précisément, je préfère suggérer. De toute façon, la meilleure actrice peut être petite et blonde alors qu'on m'aurait imaginé une grande noire aux yeux verts ; l'appartement trop petit et les mouvements de caméra décrits ne feront que fermer la porte aux suggestions et aux impulsions. Alors je vais au plus simple au grand dam des institutions qui ont toujours besoin de précisions.

Parce qu'au bout du scénario il y a les lecteurs ; ceux que tu as choisis, à qui tu fais confiance, dont on apprécie les commentaires qui la plupart du temps forcent à aller plus loin dans l'imagination. Il y a aussi ceux qu'on n'a pas choisis, ceux-là ils sont nombreux et la plupart du temps on pourrait croire que leur rôle consiste à me forcer à tout éclaircir jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'âme et plus de mystère au coeur du scénario. Être ouvert à la critique, mais en même temps tenir à ses certitudes. Sur **Blanche est la nuit**, quand j'ai vu que l'histoire tenait le coup, quand la plupart des critiques nous stimulaient plus qu'ils ne nous décourageaient, j'eus un grand moment d'euphorie, encouragé par une grosse consommation de vin. Le lendemain, alors qu'il fallait se remettre à l'ouvrage, cela n'allait pas du tout. L'alcool ne fait pas bon ménage avec l'écriture. À la limite, on peut tourner un peu amoché, mais pas écrire. Les mots ne digèrent pas bien la boisson, ils disent des conneries, ils divaguent. Une autre journée à culpabiliser !

Écrire une histoire d'amour, encore une fois. J'ai parfois l'impression de faire démodé, mais j'aime bien les histoires d'amour et je ne peux écrire que ce qui me tient au ventre, avec tendresse et humour. Deux femmes, deux hommes, l'espace d'un retour et d'un départ, entre le désir et la passion... le bonheur n'a pas d'histoire. Il y a aussi le plaisir d'écrire pour des actrices qui ont tellement peu de rôles consistants à se mettre sous la dent. Écrire au féminin, peut-être pour aller au coeur de l'émotion qui semble tant effrayer les scénaristes masculins ; pour le regard différent et la sensibilité autre. Lorsqu'ils me disent qu'ils ont aimé, je ne peux m'empêcher d'être très fière de les avoir touchés avec mes histoires d'amour. ■